

L'expérimentation quantique de LPC

En guise d'introduction – Pontonnier

C'est en visionnant une interview de Jean OURY que j'ai découvert le mot - et le métier - de « pontonnier ». Au début je disais « pantonnier », ce qui ne veut rien dire (selon les données actuelles de la langue française). Ce mot m'avait renvoyé à de vieilles antiennes entendues il y a 20 ans lors de ma formation d'éducateur. Il était alors question que l'éducateur soit un « passeur ». Déjà, en tant que débutant dans le secteur j'avais trouvé cela louche, mais cependant séduisant. Il faut dire que cette appétence à employer images ou métaphores pour parler d'un métier reste original, et je ne sais pas si cela se pratique dans d'autres domaines (je me renseignerai). Peu importe, armé de techniques à toute épreuve, je suis prêt à exercer ce métier de flibustier.

Les méandres des parcours professionnels étant ce qu'elles sont, me voilà élu président d'une association d'intervention sociale. Ce devait être un mardi. A la base de cette irruption associative dans ma vie, il y a un individu qui avait rêvé d'une tentative, une de plus. Cela consistait à accompagner globalement (c'est dire) des jeunes majeur.e.s sorti.e.s « une main devant et une main derrière » des circuits de l'aide sociale à l'enfance. D'ailleurs aujourd'hui on ne dit plus tentative mais « répondre à des besoins non ou mal pourvus ». Personnellement je m'identifie plus à cette façon de désigner les choses, ce doit être mon petit côté cadre sup. Bref, moi qui n'y connaissait rien – à l'ASE – me voilà président. Ça ne pouvait que marcher.

A la barre de cette association et dans le même temps éducateur en foyer pour adultes en situation de handicap, je me prends à imaginer des projets mêlant les uns et les autres. Au début un déménagement sans prétention, puis des événements festifs, culturels, des interviews, des repas partagés. Tout cela se terminant par des missions régulières où de jeunes adultes en voie de désaffiliation interviennent dans ces espaces de vie historiquement protégés. L'observation de ces multiples rencontres, de ces échanges furtifs, parfois frontaux et de ces quotidiens partagés entre individus de « bords » différents ne laissent pas indifférents. Certaines tentatives sont payantes.

A l'orée des 40 ans on a envie de transmettre aux jeunes générations ce que l'on pense avoir appris d'un métier (la littérature en développement personnel est formelle à ce sujet). C'est ainsi que je décidai d'intégrer un centre de formation en travail social, bien sûr en menant mes activités de responsable associatif dans le même temps (et parfois dans le même lieu, ce qui devient étrange). De nouvelles tentatives - pédagogiques cette fois - les apprenants Moniteurs-Educateurs en feraient les frais, c'est certain. Je ne sais donc plus comment est venue cette idée étrange de construire des séquences de formation avec des jeunes de notre association, mais elle est venue. Nous avons dû lire une de ces recommandations subversives du HCTS dont personne ne parle en plus de ne jamais être lues. C'est ainsi que durant 3 ans des jeunes sortants de l'ASE ont pu animer et co-animer des séquences de formation en direction des Moniteurs-Educateurs en formation.

C'est donc au fil de l'eau que cette métaphore du pontonnier a pris sens. De même que celle du passeur. Images représentant les difficiles mais possibles connexions entre deux rives, elles parlent de nos métiers de la relation et nous montrent quelle peut être la relation à nos métiers. Je crois aujourd'hui qu'elles parlent également d'une certaine idée associative, originelle, primitive, purgée des glissements qui cloisonnent et figent les individus. Cette tentative associative réussie, je crois, n'a finalement fait que nous relier les uns aux autres. Rien d'étonnant quand on a choisi de se nommer « La Petite Cordée ».

Frédéric ANDRIEU

Contexte

Association montpelliéraine, la Petite cordée (LPC) s'est initiée dans une volonté commune de pallier des manques réels dans l'ingénierie de la Protection de l'Enfance, suite à des sollicitations spontanées de jeunes majeurs sortis des dispositifs mais sans relais stables. Elle propose un accompagnement social inspirée d'une tentative pédagogique menée dans les années 50 par Fernand Deligny auprès des jeunes de la rue.

Sylvain Chabot, créateur de l'association et premier à y avoir occupé la fonction d'éducateur, s'est proposé de formaliser la dynamique associative en faisant appel à un sociologue, Sébastien Joffres, sur le motif de la recherche-action. S'en sont suivies plusieurs rencontres à deux autour du récit de cette aventure. À l'occasion de l'appel à communication du colloque Hybrida 2022, ils ont envisagé de déposer une proposition de contribution sur laquelle étaient formulés notamment cet axe d'analyse :

Un travail quantique du social ?

Au quotidien, à l'échelle de ses différents espaces-temps, LPC est un écosystème foisonnant, plus qu'un service, une institution, un dispositif fixe qui répond à des besoins identifiés. L'association vit et avance à travers les rencontres, les opportunités créées, les envies, les tensions et une question constante : que p.v.eut-on faire ensemble ? L'accompagnement de jeunes sortant de la protection de l'enfance n'est pas une « filière », un « tuyau d'orgue » du social, mais un prétexte pour rassembler des gens qui auraient quelque chose à voir ou à faire de cette question. L'autonomisation est un commun, plus qu'un besoin, à laquelle chacun peut contribuer. [...]

Cette logique de développement autour d'envies, de rencontres, permet d'entrer en relation avec l'écosystème pour un motif (besoin d'accompagnement, une envie de recherche, un intérêt militant, etc.) et de continuer d'y exister à des places multiples : accompagné-encadrant technique, militant-cliente-formatrice, sociologue-déménageur, etc. Les places ne sont que des outils et non des « essences ». Ici, difficile de savoir qui est à quelle place, qui voit sa trajectoire être mise au travail (des sympathisants se professionnalisent autant que des jeunes s'autonomisent), le social se travaille de manière quantique. L'autonomisation des jeunes est un opérateur de travail de tous.

Cet écrit est premièrement celui du sociologue qui restitue ses premières analyses, qui fait le passage entre cette aventure et un bout de son mode, les colloques. Mais une fois passée la validation de la participation à l'évènement, le duo a choisi de socialiser la réflexion au sein de l'association pour tenter de la poursuivre collectivement. L'outil de départ fut la proposition faite à plusieurs des personnes impliquées d'écrire de courts récits qui pour eux donnent à voir la dynamique de l'association.

Ces textes collectés, nous en avons entamé la lecture à plusieurs pour en tenter l'analyse à partir de l'axe proposé, pour voir ce qui en émergerait. Ce travail est encore en cours, comme modalité de fabrication d'une parole associative pour faire colloque..

2013 - Préambule

L'instant de la bascule. L'éduc de jour devient aussi éduc de fin de journée. Le « je » derrière chacune des actions se diffracte, entre l'institution et ses impossibles, et le dehors et les siens propres. L'institution - usine met en exil, vers un artisanat. Par la suite, d'autres rejoindront l'aventure, repoussés par la même logique d'usine, dans la même envie d'un artisanat, de pouvoir constater à son échelle le fruit de son travail.

Juin, une quatrième année d'éducateur au sein d'un service d'internat d'une MECS s'achève avec le même goût d'inachevé. Ces jeunes ados, que je réveille le matin, que je dépose au collège, avec qui je partage mes diners, ces jeunes qui me demandent conseil pour l'avenir, dont j'appellent les parents 2 à 3 fois par semaine parfois pour des choses importantes, souvent pour juste parler des petites choses du quotidien, maintenir le lien, faire vivre chez leurs enfants l'idée de la connivence, malgré tout.

J'étais éducateur de rue avant cette expérience très particulière, avec des horaires fixes mais découpés sur un cycle de 4 semaines, comme à l'usine. Tout est planifié, répété, jusqu'à l'oubli. Juste des enfants institutionnalisés demandant mécaniquement, les uns après les autres « *C'est qui demain ?* » et avoir un peu de temps pour réajuster leur logiciel d'habileté sociale. « *C'est N ?, elle est cool, N...* ». Quand on arrive à un rapport au temps limité à 24h et si fragmenté, on peut facilement expliquer pourquoi tant d'enfants prolongent leur parcours en CHRS une fois adulte. Il faut bien que les horloges s'ajustent.

Juin, je craque. Ça fait plus d'un an que je prolonge en douceur mon travail d'accompagnement sur mon temps personnel (#frontière #temporalité) pour quelques gamins de 17 ou 18 ans qui ont quitté (#frontière) la MECS, parfois grâce à des opportunités, souvent parce que l'institution s'en sépare sans se soucier du reste. Main levée, retour au domicile (ou ailleurs), peu importe, ce n'est plus notre

affaire.

Alors je prends des rdv, j'accompagne à la mission locale, je dépose en voiture devant le magasin pour un entretien d'embauche avec le gérant, je contacte d'autres éducateurs, je vais au collège avec la maman pour un énième rdv avec le CPE, je vais boire le café dans le studio attribué par l'ASE

Mais en Juin 2013, je craque. C'est décidé, je vais voir mon meilleur pote (Fred, éducateur dans le médico-social) et lui propose de devenir président de l'association (#place) qu'on va monter. Elle s'appellera *La petite cordée*, pour rendre hommage à Deligny et sa « Grande cordée ».

On ne peut être éducateur seul. La Petite Cordée s'encorde, ici par l'associatif, fait de liens d'amitiés puis professionnels, de rencontres qui se professionnalisent et portent l'amitié.

Sylvain

2014 - Le passager clandestin

Qui décide ? Qui coordonne ? Qui a le pouvoir légitime ? Auprès des familles ? Qui sait ?
Qui est en relation ? Qui met en relation ? Serait-ce le pontonnier ?

En 2011, Sandrine est une maman coriace mais le cancer l'est tout autant. Elle ne pèse plus que 29 kilos. Ses trois garçons sont arrivés en urgence au foyer, les deux plus jeunes sur un groupe et le plus grand, sur un autre, celui où je travaille.

Septembre 2014, Sandrine m'invite à passer au domicile boire un café. Elle a vaincu le cancer et a retrouvé sa fougue et son agitation légendaire. Fawzi, le cadet de 14 ans est en pleine phase de déconnade. Ça sort le soir en cachette, ça fume du shit, ça ne se lève plus pour aller au collège. Sandrine demande un peu d'aide alors je propose de reprendre contact avec l'assistante sociale de l'agence mais Sandrine me dit « hors de question de franchir la porte de l'agence ». Je crois qu'elle a mal vécue les regards plein de bienveillance de mes collègues quand elle était malade. Quelque chose d'un peu sur-joué sans doute. Alors je prends les choses en main. Je contacte Sylvie, l'AS de secteur pour lui proposer de venir boire le café chez Sandrine qui pourra ainsi jouer à domicile. Je contacte ensuite la brigade des mineurs pour faire le lien avec les escapades nocturnes de notre cher Fawzi et enfin le club de prévention spécialisé qui maraude dans le secteur pour qu'ils fassent le lien avec le collège.

Quelques semaines plus tard, une CAD (Concertation Avant Décision) est organisée à l'agence). Réunissant les professionnels (AS, Psychologue, chef de service protection...), ces instances méconnues sont aussi fermées qu'un conseil de défense en période de pandémie. Il s'agit de préserver la confidentialité des informations qui y sont échangées mais surtout de préparer les parapluies en cas d'orage (incestes, attouchements, actes de barbarie...). Les familles, elles, n'y sont pas conviées.

La réunion se déroule gentiment car il n'y a aucun enjeu de pouvoir ni de subordination entre les participants Chacun y va de son commentaire sans que personne ne soit *in fine* responsable d'éventuelles prises de décision. Le confort du débat permanent, un peu comme une partie de poker sans argent réel. Plus la rencontre avance, plus je coordonne les échanges en proposant des pistes de travail (séjour de rupture, aménagement scolaire, activités avec le club de prévention...) jusqu'à répartir les missions de chacun. L'AS de secteur va donc se rapprocher de l'AS du collège, l'éducatrice d'agence contacter le club de prévention, je me charge de contacter un lieu d'accueil dans le Tarn pour un séjour de « rupture ».

Les six ou sept personnes présentes prennent progressivement conscience de ma maîtrise de la situation familiale, antériorité et proximité obligent.

Ce n'est qu'à la clôture des débats que le chef de service, par un éclair de lucidité, me demande :

- « *Mais qui êtes-vous ?* »

On est quand même au cœur des services de la Protection de l'enfance, espace réputé aussi impénétrable que le cerveau d'un paranoïaque. Les CAD ne sont pas ouverts aux premiers venus, il faut être « *de la maison* » comme dirait l'autre.

Va-et-vient, revient ? C'est le point de départ de La Petite Cordée, comment accueillir ceux qui sont partis, comment être en mesure de leur refaire une place, surtout lorsque ce n'est plus notre place.

- « *Sylvain Chabot, éducateur à La petite cordée.* »

Réunion

Association sans établissement, mais association bien établie au cœur d'une maisonnée, l'un des multiples lieux qu'elle habite de manière symbiotique. Une frontière est passée, pour un espace flou : Famille ? Ami ? Autre chose, mais jamais « usagers », « bénéficiaire » ou ne serait-ce que personne « concernée ». Pas plus que « collègues », car oui, des travailleurs sociaux passent aussi la porte.

Mais le passage est accueilli, donnant droit d'asile. Et, en contradiction des peurs d'envahissement habituelles, les invités sont délicats et veillent à leur place.

Avant ou après un chantier, rassemblement de deux, trois, quatre ou six personnes... au 14 rue du Commerce, pour se retrouver quelque part au chaud avant d'aller bosser, boire un café, discuter, rigoler, faire le point, réfléchir, parfois se confier, ou juste écouter, être là, avec les autres. Sinon, c'était à Sellerie concept, le magasin de Selles de moto juste en bas. Autour d'une table, café et croissant partagés (#moments).

Avant d'aller démarcher à Pole emploi, à la Mission locale, s'inscrire à l'auto école ou ailleurs, rendez-vous individuel à la maison, pour faire le point.

Rendez-vous à la maison aussi pour ceux qui ont besoin d'aide sur le site internet, besoin de débayer le terrain, cliquer au bon endroit, et boire un café, ou manger ensemble au passage. C'est la maison, j'offre le couvert, normal. D'ailleurs tout le monde trouve ça normal. **Pourtant, on n'est pas vraiment ni en famille ni entre amis, c'est autre chose.**

Je pense que c'était autre chose aussi pour eux, d'être là, à « la maison », plutôt que dans un bureau, neutre et impersonnel, avec quelqu'un qui les vouvoie, et leur pose des questions au lieu de leur donner des réponses (?). Pourquoi? La réponse paraît assez évidente. Ils se sentent bien accueillis et bienvenus. A la maison.

C'était parfois (avant qu'on ait un local mis à disposition pour le faire) les réunions de C.A. D'ailleurs, qu'on a délocalisé parce qu'il était nécessaire de trouver un lieu neutre, où il y ait moins de dispersion, où le travail et la réflexion, le respect des tours de parole, tout ça est symbolisé par le lieu (froid et impersonnel pour le coup !) = être plus efficace, plus sérieux, plus concentré

Cette adresse c'est la mienne, et, que je sois ou pas membre du bureau de l'association, j'ai toujours été ravie de voir tout ce petit monde. Ravie de les accueillir, et d'avoir le sentiment de faire partie de

l'équipe.

C'est peut-être ça aussi le plaisir d'être ensemble à la maison, de faire partie d'un groupe, d'une équipe, se « ré-unir »

Alors la question qui vient d'emblée : mais n'existe-t-il pas un risque d'envahissement dans l'espace intime ? Je n'ai jamais ressenti cela comme un problème, mais comme je le dis plus haut, comme quelque chose d'agréable. Question de choix, mais surtout de ressenti. Ce qui est important, c'est peut-être que je (on?) ne s'est pas posé cette question.

J'ai envie d'accueillir les gens, cela me procure de la joie, donc la joie est sans doute partagée ? L'effet positif est sans doute réciproque, et notre objectif est justement que les gens soient bien, donc pas plus de question à se poser.

Sauf une fois : X. passe à la maison, plusieurs fois de suite ; et là, un jour, je laisse le rideau fermé, c'est mon fils qui lui ouvre et je ne me présente pas à elle, pas envie. Je me suis laissé le choix.

2015-L'expulsion

En septembre 2016, je vais à une de ces réunions où se regroupent après le boulot des travailleurs sociaux pas contents. Le réseau s'appelle « San toit ni loi » (jeu de mot).

J'y rencontre un énergumène souriant dont la ressemblance physique avec Jésus est confondante. Il est le représentant du collectif militant Luttopia. Ils sont en préparation d'une troisième réquisition de bâtiment public pour y héberger toute personne dans le besoin. C'est assez concret, loin de « la gauche, la vrai » et des cafés philos contre les discriminations.

Je lui présente notre projet associatif et nous nous accordons sur la nécessité d'un certain pragmatisme dans les questions sociales. Le 31 octobre (début de la trêve hivernale pour les ignorants), je fais l'effort de les accompagner dans une opération de tractage dénonçant le mal logement. Le tractage ne rentre pas dans la catégorie « pragmatisme » à mes yeux mais un appel téléphonique va pourtant modifier le fil de la journée. Jésus est averti d'une expulsion en cours. Il s'agirait d'une maman, de sa fille de 19 ans et de sa petite fille de 18 mois qui seraient tout simplement jetées à la rue par la police, puisqu'elles occuperaient un appartement sans droit ni titre depuis trop longtemps. Curieux, j'accompagne la petite équipe.

Une fois sur site, effectivement, j'observe une dame, sa fille à peine majeure et un bébé dans une poussette, au pied d'un immeuble du centre ville. Ils sont à la rue, il est 17h, un collègue sollicite les services de l'aide sociale qui n'ont pas de solution immédiate de mise à l'abri. Une nuit d'hôtel financée par une cotisation spontanée ? Même pas.

Le moment devient pesant, un collectif de 7 à 8 personnes face à une famille désespérée. Ça sent le bouillon et les mots de consolation obscènes avant dispersion. Quinze longues minutes sont passées lorsque Jésus réapparaît.

- « C'est bon, c'est réglé. »
- « C'est-à-dire ??? »

Pendant que nous discutons au pied de cet immeuble, quelques militants s'étaient consacrés discrètement à l'« ouverture » d'un nouvel appartement, à quelques pas de là. Une équipe de punk à chiens motivés déboulent dans la foulée 8-6 à la main pour nettoyer ce nouveau logement grâce au matériel de nettoyage que j'étais rapidement parti récupérer.

Liens : Jusqu'à Mars 2021, Luttopia hébergea jusqu'à 250 personnes par jour dans un bâtiment réquisitionné le 01 Novembre 2016. Nous nous sommes dès le début impliqué dans cette aventure. Luttopia et La petite cordée n'ont jamais cessé de collaborer depuis ce jour d'expulsion. « La gauche, la vrai ».

2019- Radiateur

Une des multiples rencontres de la Petite Cordée que ce jour où « l'éduc » mobilise « les usagers » pour aider un voisin, lui-même travailleur social, en manque de « potes » ce jour-là. Le tout, pour un chantier qui n'aura jamais vu la couleur d'un devis.

Proprio ! Yes ! suis proprio (enfin la banque) ! Putain champagne ! Ouais trop bien ! Clés le 1 aout. Rentrée des classes le 1^{er} septembre ? Un mois de taf ouais capasseeee ! Casser le mur : facile. Virer les gravas : facile (mais fatiguant). S'apercevoir qu'il y a une fuite sous la saloperie de baignoire en fonte : pas cool et putain qu'elle est lourde. S'apercevoir que la chaudière ne fonctionne plus et qu'il faudrait la changer, ça aussi c'est lourd.

On est à Montpellier, il ne fait jamais froid, ou pas longtemps... Allez, on vire la chaudière et aussi les radiateurs (Hahaha, on est des génies !) mais putain c'est super lourd ces saloperies en fonte...

20 août : 40 °, Soleil de plomb, Montpellier. Je suis un travailleur social accompagné de ma douce enseignante en Philosophie. Nous avons monté pendant ce mois d'août l'entreprise de bricolage d'appart à deux avec l'aide de quelques potes, mais on commence à s'apercevoir que ça ne va pas être possible solo...

Mon voisin vient de rentrer de vacances cet après-midi. Attiré par le bruit à côté de chez lui, ou par l'odeur de la bière, il toque et se présente : « salut ! suis le voisin d'à côté, Sylvain, éduc. » « Salut ! suis Seb ; maçon architecte saisonnier, sinon travailleur social ! »

« Waaaahz'avez tout pété c'est chanmé votre plan. Moi je dirais que vous

aurez fini vers toussaint ! »

Dans ma tête : éduc en bâtiment le gars ?

« Enfin, moi je dis ça mais je n'en sais rien, en tout cas vous avez des plans avec les radiateurs là et la baignoire pour les virer. Je peux vous filer un coup de main ? »

Dans ma tête : c'est sympa mais il ne doit pas savoir combien ça pèse ces merdes !

« Merci, oui, mais c'est lourd de chez lourd et on galère. »

Le voisin : « T'inquiète pas ! J'ai tout ce qu'il faut : des gars, un camion et on ne prend pas grand-chose, un pack de bière ça ira... On dit quand ? Demain vers 16 H ? Comme ça je finis mon chantier avec les gars, on vient, on prend les radiateurs et on amène tout le bordel à la déchetterie avant 17H. »

Fatigue, soleil, chaleur, je suis sur le cul de la proposition, je le remercie et lui prends son numéro de tel pour le lendemain.

16H le lendemain : j'ai complètement zappé d'acheter des bières (je me suis rattrapé depuis). L'équipe de *La petite cordée* débarque : William, Denis, Isaac et Sylvain sont là. Isaac prend un radiateur et le soulève sans aucune difficulté, je l'aide du mieux que je peux, j'ai l'impression de le freiner ou qu'il me porte avec le radiateur... Il me dit : « mais non c'est bon, ne te fatigue pas... »

Merci *La petite Cordée* pour l'aide mémorable pour nous en ce moment précis et pour la suite de cette aventure de palier. Quelle rencontre !

Le voisin deviendra un temps « le voisin » rejoignant par moment le travail de l'association, avant d'en devenir un des salariés, démissionnaire d'une de ses postes pour rejoindre la corderie artisanale.

2016 - Le Mouchoir

Il y a le dedans, où les « jeunes » sont invités sur plusieurs instances, parce que leur parole compte en tant que concernés, et le dehors où la gravité ramène – parfois ? souvent ? – à la figure de l'usagé.

À savoir, à ce moment je suis dans l'association en tant que jeune accompagné et pas depuis longtemps. Mes projets à ce moment sont loin d'être clairs, ça jongle entre zoo, Carrefour, boutique de jeux et BAFA.

Je me retrouve alors à accompagner (#frontière) Sylvain et M. le président à la Direccte où je me retrouve face à la déléguée du préfet, le directeur de mission locale et la direction du travail, et où je me demande pourquoi et surtout comment.

L'accueil à la Direccte commencera alors par un « Bonjour M. Chabot, M. Andrieu, ah voici donc l'usager. » Étant donnée ma grande confiance en moi et ma répartie légendaire, je rétorque alors un « bonjour, enchanté ». Il faut dire que je ne comprends absolument pas ce qui viens de se passer. Je passe de Kevin juste avant à usager, ce qui pour moi, à ce moment précis, signifie dans ma tête « ah voilà un mouchoir ».

La réunion commence alors, je laisse Sylvain et Mr le président parler de peur de monopoliser la parole, et là le spectacle continue. La partie chantier arrive, les jeunes, comment et pourquoi. Après tout, je suis venu pour ça à la base, parler des jeunes et des chantiers en tant que jeune sur les chantiers.

Eh ben non, je suis là à les regarder, complètement paumé, au point que si j'avais ouvert ma bouche, je pense que ma mâchoire aurait touché la table. Les questions fusent : « et les jeunes sur les chantiers ? Ils participent ? Ils sont gratifiés ou salariés ? » J'ai juste envie de dire : « coucou en fait il y a erreur ! Je suis un jeune hein pas un mouchoir. Je peux répondre vu qu'on parle de jeune. » Non. Rien. Même pas un regard. En grandissant en foyer c'est facile de se sentir invisible au milieu d'enfants ayant la même sensation, mais là on est 6 dans une salle géante et non, je suis invisible. À ce moment-là, j'ai dû traverser un portail ou un truc car vraiment je n'existe pas.

La réunion continue donc. Comme au cinéma, en tant que spectateur de ce film, je regarde, j'observe, je pense que je suis pas du bon côté de l'écran ou alors, j'aurais dû ramener du café et des croissants.

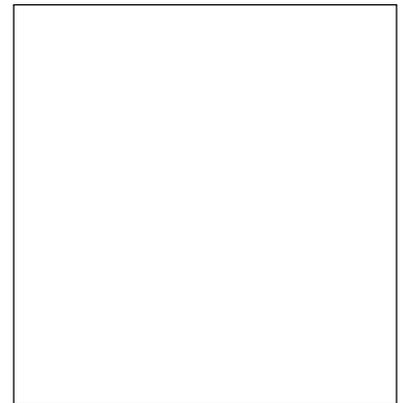
L'association est donc présentée ainsi que ses actions, on a parlé de jeunes, de chantiers, de mouchoirs. Là je me dit« bon ben, le spectacle et terminé, je vais aller manger un burger et tout va bien. »Et ben non, entracte !

Ce moment-là devient astral. Après tout ce qui a été dit, il en ressort quand même de la part du directeur de mission locale que l'on ne peut pas travailler ensemble et être soutenus car nous faisons la même chose. Je suis pas une lumière, mais mission locale c'est : entretien, orientation, recherche d'emploi. Et l'association a été présentée avec les chantiers éducatifs et l'accompagnement social avec comme premier pas l'orientation vers les missions locales. À ce moment-là, je crois que mon cerveau s'est éteint, du peu de compréhension que j'avais de la rencontre. Du fonctionnement, même pour moi en tant que mouchoir, c'était quand même clair, mais non, tout, ce que j'entendais c'était « argent, argent, argent, ah oui argent. »

Ça aura été un bon exercice d'observation, à regarder l'un effacer l'enthousiasme de l'autre ou se couper les uns les autres, j'étais presque heureux de me dire mouchoir en voyant ça, manipulation, enjeux financiers...

À la fin, j'ai tout de même droit à un « merci au revoir », j'avais envie de dire « pas de soucis ça m'a fait plaisir » mais vu que ce n'était pas à moi qu'on parlait, j'ai avancé avec l'espoir de tomber sur une poubelle, histoire de disparaître pour de bon. Bon j'ai quand même eu mon burger, donc ça valait le coup.

#frontière : confronter les modèles associatifs, mettre le truc sur la table et voir comment les gens s'en saisissent. Mise en lumière d'une frontière avec une autre dimension.



Le footballeur et l'artisan

La première rencontre avec l'association : pendant le 1er confinement, sur une plateforme humanitaire de distribution alimentaire d'urgence. 9 associations se sont coordonnées afin de repérer les différents publics touchés par cette crise et surtout répondre aux besoins des personnes. La Petite Cordée faisait partie de cette coordination.

Je suis Leila, je suis artisanne (femme du bâtiment), animatrice technique de chantier, décoratrice sur des festivals de musique. Sur la plateforme, je suis devenue référente : je travaille régulièrement avec le SPF, et avec mon expérience de l'urgence et de la deadline (NB : bâtiment et spectacle), je sais quoi et comment faire pour préparer un lieu recevant du public, en 1jour ! Avec 20 personnes de tout âge et de 9 associations différentes. Je dois préciser de suite, que je suis assez directive dans ces moments-là. Mais jamais autoritaire. L'objectif était d'ouvrir le plus rapidement possible un lieu d'accueil pour le public. Mission réussie ! J'explique tout ça afin de donner l'état d'esprit dans lequel j'étais : déterminée, sous pression et réactive, au service de la mission.

L'arrivée de l'association : comme chacun de cette coordination d'associations, La Petite cordée a amené son expertise et sa manière de fonctionner. Atypique, énergique, de l'humour, le travail en équipe, fiabilité, conscience, confiance, convivialité. Ça fait beaucoup de qualités. Ça a été une vraie bouffée d'air, de réflexions dans le contexte. Des éducateurs, des formateurs, des élèves, des proches, des « bénéficiaires » bref des personnes mobilisées avec une énergie joyeuse et constructive, avec le sens du commun développé. Chacun a pris sa place dans la nouvelle équipe et a joué le jeu de cette plateforme humanitaire.

La Petite Cordée s'est déployée à chaque poste avec conscience, respect pour les personnes accueillies et a beaucoup travaillé sur la comptabilisation et l'identification des publics (non sur les identités) afin de pouvoir remonter les réussites et les manquements des institutions qui du jour au lendemain ne répondaient plus au téléphone, ne recevaient plus personne. Ces données étaient très importantes pour comprendre la situation.

Le lien s'est fait très vite et nous avons pu compter les uns sur les autres. Les directives changeaient quasiment tous les jours, il fallait s'adapter à chaque fois. Avec beaucoup de sympathie, tous nous sommes écoutés. Nous devons ensemble accueillir, renseigner, rassurer parfois et faire la distribution alimentaire d'urgence.

W, le footballeur : dès le premier jour, il était là. Plutôt discret, au premier abord, avec une générosité qui se voit dans son regard, mobilisé et un besoin de sortir de l'isolement. Très vite, on se présente tous, nos parcours, nos vies. Lui est un ancien footballeur professionnel qui a eu un manager peu scrupuleux. Il a perdu tout son argent et est hébergé par un collectif qui réquisitionne des bâtiments vides. Avoir confiance en les autres pour lui est difficile. Il doute de lui. Peu importe, sur cette plateforme il trouve sa place, entend les nécessités et se positionne où il y a besoin. Distribuer les colis, ranger etc. Au fil des jours, il jouera en avant centre, à l'orientation des personnes et à la distribution des tickets restaurant pour les familles avec enfants. Un des enjeux étaient de ne perdre aucun ticket et savoir combien de familles étaient concernées. Chose qui a un peu surpris

l'organisation de la coordination, c'est que tous les calculs, tous les tickets distribués étaient bien répertoriés. La mission était remplie.

La plateforme a fonctionné pendant 2 mois et demi (avec S, K, A, W s'est bien amusé de mon côté « daronne »). Puis il y eu le déconfinement. Nous avons tous repris le cours de nos vies mais maintenant avec La Petite Cordée nous sommes en lien.

Il faut poser des stores. Quelques mois plus tard, La Petite Cordée me propose de venir sur des chantiers de bricolages pour transmettre, accompagner les personnes mobilisées. Ce jour-là, nous devons poser des 2 stores. Une affaire de 1h. Je suis avec W et D. S nous accompagne. W n'est pas du tout un bricoleur et évite systématiquement l'utilisation des machines. Mais ce qu'il ne sait pas encore, c'est que je suis convaincue de l'émancipation par la scie sauteuse. Pour installer les stores, il nous faut couper des demi-chevrons avec une scie à onglet. Un outil qui peut impressionner au départ. Je sais que W traverse une passe un peu difficile. Il a peu confiance en son corps et le bruit l'effraie. Il se pense incapable de couper ce bois avec cette machine. Je décide que nous prendrons le temps à mesurer le bout de bois, savoir comment fonctionne la scie etc. Et le moment venu, W prend la poignée de la machine, j'accompagne ses mains afin de le rassurer. Doucement, je les enlève et je le laisse faire. Une émotion de joie est montée autant pour W et que pour moi. Il avait coupé du bois pour la première fois et il était « capable ». Je savais alors que la suite du chantier allait lui faire plaisir. Ce jour-là, il a appris à percer un mur, poser des chevilles et monter un store. Finalement, ce petit chantier a duré 2h ou 3h et nous étions tous contents.